

ICI, ON TUAIT

Ils ont été enlevés, éliminés. Les victimes du plan « Condor », orchestré en 1975 par les régimes militaires sud-américains, reprennent vie grâce à João Pina, invité des Rencontres d'Arles.

Propos recueillis par
Olivier Pascal-Moussellard
Photos João Pina

À VOIR

Les Rencontres de la photographie, du 4 juillet au 25 septembre, Arles (13).
Tél. : 04 90 96 76 06
www.rencontres-arles.com

À LIRE

Condor, de João Pina, Ed. du sous-sol, 248 p., 49€.

Photographier l'absence. Le vide laissé par des femmes, des hommes, enlevés par des militaires, torturés, drogués et largués d'un avion dans l'océan Atlantique ou le Río de la Plata, qui sépare l'Argentine de l'Uruguay. Photographe « Condor » – ce plan secret ourdi en 1975 par les régimes militaires de six pays d'Amérique latine (Argentine, Brésil, Chili, Bolivie, Paraguay et Uruguay), visant à éliminer toute agitation politique dans la région. Pendant une dizaine d'années, à partir de 2005, c'est ce qu'a fait le jeune photographe portugais João Pina, invité des Rencontres de la photographie à Arles et auteur d'un livre remarquable – et splendide, malgré la dureté du sujet – aux Editions du sous-sol. La répression politique, Pina connaît : « J'ai été élevé dans une famille qui a pris part aux combats pour la démocratie au Portugal. Mon oncle a encadré dans sa chambre la photo d'identité judiciaire que la police avait faite de lui et ma mère fredonnait des chants révolutionnaires pour m'endormir... » Retrouver les témoins. Ecouter leur histoire, le fils disparu, la sœur embarquée nuitamment et jamais réapparue. Retourner sur les lieux de l'infamie. Alors, seulement, photographier. Pas de lumière artificielle, jamais de studio : un simple appareil 6×6 moyen format, une seule lentille, un film, ni flash ni mise en scène. Surgissent ces visages, une plage, une chambre d'appartement, un pantalon que l'on vient de déterrer... Ce livre, *Condor*, est comme l'épithaphe enfin offerte à toutes les victimes sans sépulture des régimes militaires d'Amérique latine, suggère le reporter de guerre John Lee Anderson. On ne saurait mieux dire. João Pina commente trois de ses photos.

LE SOL EN DAMIER

« Cette photo a été prise à Santiago du Chili, au numéro 38 de la rue Londres. Les militants séquestrés par la police politique étaient emmenés ici les yeux bandés. Ils ne savaient rien du quartier où on les conduisait. Pourtant, du coin de l'œil, ils pouvaient voir un petit peu du sol sur lequel ils marchaient, et plusieurs détenus ont plus tard fait allusion à un carrelage en damier noir et blanc, à une porte en bois, à un escalier qui les menait à la salle de torture. Après la chute de Pinochet, quand on a ouvert les archives, personne ne savait encore où était cette maison. Des associations ont commencé à chercher, et un jour elles sont tombées sur ce carrelage, sur cette porte. J'ai simplement photographié ce que les détenus ont vu. »

L'AVION

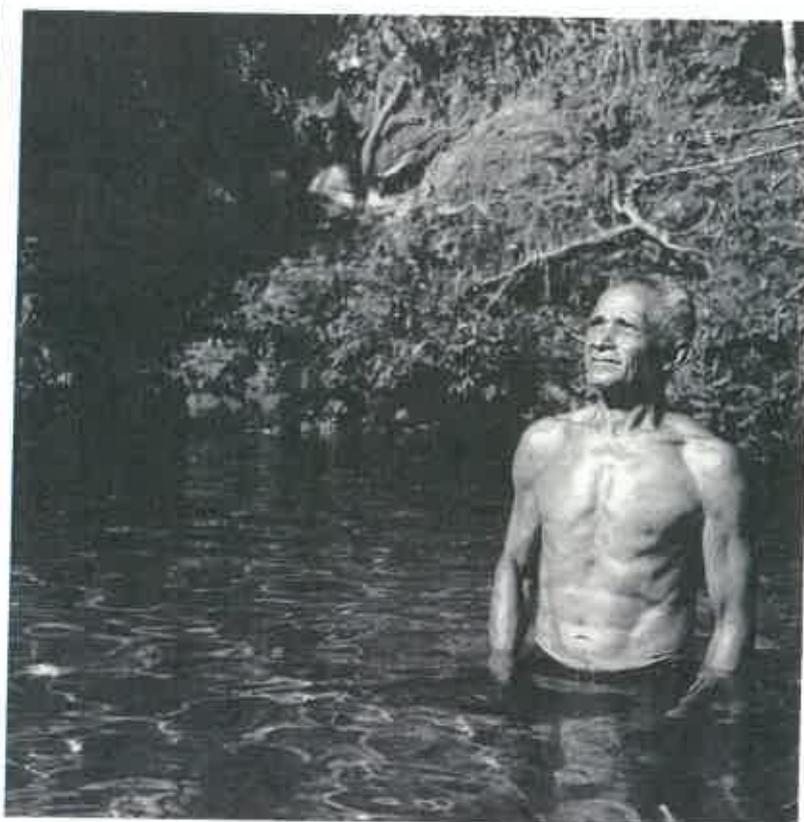
« Entre 1976 et 1983, les militaires argentins kidnappaient, torturaient des prisonniers politiques et s'en débarrassaient en les jetant d'avion dans l'océan Atlantique. Certains de ces corps ont échoué sur les plages d'Argentine ou d'Uruguay. Un journaliste de mes amis s'est plongé dans les



archives militaires, et a cherché quels avions avaient survolé les endroits où l'on a découvert des corps. Il a trouvé trois appareils : deux sont dans un musée de Bahía Blanca et celui-ci se trouve sur le toit d'un entrepôt de construction dans la banlieue de Buenos Aires. Il a été utilisé pendant la guerre des Malouines pour transporter des troupes. Le propriétaire de l'entrepôt l'avait acheté et installé là-haut pour montrer son patriotisme. Un jour, un juge cogne à sa porte et lui dit : « Cet avion a été utilisé pour transporter des prisonniers politiques. C'est un élément clé de l'enquête, vous ne pouvez pas y toucher, pas même enlever une vis ! » C'est une image surréaliste – un avion sans ailes sur un toit de Buenos Aires, marqué par une histoire tragique, avec laquelle son propriétaire doit vivre toute la journée... »



*Retrouver les témoins.
Ecouter leur histoire,
le fils disparu, la sœur
embarquée nuitamment
et jamais réapparue.*



JOSIAS «JONAS» GONÇALVES

«J'ai rencontré Josias dans le nord du Brésil. Il a commencé à travailler comme cueilleur de châtaignes, puis comme chercheur d'or. Quand je l'ai retrouvé, il m'a expliqué qu'il avait été recruté par des "paulistas", la principale cellule de guérilla rurale opposée à la dictature. Il avait reçu comme instruction de ne jamais tirer contre des non-militaires. Pris dans une embuscade, il a réussi à prendre la fuite mais pas à retrouver son chemin ; du coup, il a vécu près de six mois dans la jungle amazonienne. Il m'a raconté cela pendant que nous marchions dans la forêt, moi baigné de sueur tandis que lui, petit et sec, restait frais comme une rose. Au moment de nous séparer, il m'a dit qu'il avait toujours peur, il pensait que des hommes étaient toujours à ses trousses...» ●

Page précédente : le sol en damier (2008), seul détail que des détenus, yeux bandés, distinguaient de leur geôle à Santiago du Chili. Ci-dessus : un avion (2011) duquel ont été jetés des corps au-dessus de l'Atlantique. Josias «Jonas» Gonçalves (2011), ex-guérillero, s'était enfui dans la jungle amazonienne.